

Resyn 15005/4

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

DANIEL ENCONTRE,

PROFESSEUR DE DOGME A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE
PROTESTANTE DE MONTAUBAN, ET DOYEN DE CETTE
FACULTÉ;

PAR H. F. JUILLERAT-CHASSEUR,

Ministre du St.-Évangile, et l'un des Pasteurs de l'Église
Chrétienne Réformée de Paris.

Ce flambeau qu'on regrette, au soleil de justice
Unit sa clarté dans les cieux.
Ode sur la mort de M. Encontre.

Cette Notice a été extraite des *Archives du Christianisme*, d'après
le vœu de la Faculté de Montauban.

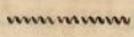


A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,
QUAI DES AUGUSTINS, n°. 9;

Et se trouve aussi

AU BUREAU DES ARCHIVES DU CHRISTIANISME,
RUE NEUVE SAINT-MARTIN, n°. 3.



1821.

1850

NOTICE

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE M. L. MONTRE

PROFESSEUR DE GRÈCE AU LYCÉE DE NANTES

PAR M. L. MONTRE

A PARIS.

AT LA LIBRAIRIE DE POUILLET,

QUAI DES ANCIENS, N° 10.

1850

LES BUREAUX DES ARCHIVES DU CHRISTIANISME

10, RUE DE LA HARPE, N° 10.

1850

1850

PRÉFACE.

Nous avons annoncé aux lecteurs des *Archives du Christianisme*, en novembre et en décembre 1818, la mort de M. Daniel Encontre, et nous leur avons promis en même temps une notice biographique sur ce célèbre professeur. Cette promesse, rappelée à plusieurs reprises, par nous-mêmes, dans les *Archives*, reçoit aujourd'hui bien faiblement son exécution. La notice qu'on va lire, annoncée long-temps d'avance, n'en a pas moins été écrite avec une grande rapidité : nous ne prétendons ici que dégager notre parole, et nullement satisfaire la curiosité et l'attente du public.

Si nous avions voulu donner à cette notice une étendue proportionnée au mérite de l'homme de génie et de l'homme de bien qui en est l'objet, nous aurions été appelés à faire au moins un volume. En parlant ainsi, nous ne craignons pas d'être contredits par les personnes qui ont bien connu M. Encontre : elles n'auront à nous reprocher que la faiblesse de nos expressions dans une si riche et si belle matière.

Des occupations de tous les momens , des indispositions fréquentes , d'autres causes encore , en nous obligeant à différer de mois en mois l'accomplissement de notre promesse , ont mis obstacle à la correspondance qu'il eût fallu entretenir pour rassembler les matériaux d'une biographie complète. Les seules notes que nous ayons reçues , nous ont été fournies par M. le professeur Encontre fils , à qui nous demandons qu'il nous soit permis d'en témoigner ici publiquement notre gratitude. Mais elles contenaient à peine quelques faits principaux sur la vie de son illustre père ; nous en avons retrouvé un certain nombre en recueillant nos souvenirs. Il nous est peut-être échappé , en les rapportant , quelques inexactitudes : nous sommes , du reste , assurés de ne nous être point trompés sur le fond des choses.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

DANIEL ENCONTRE,

*Professeur de dogme à la Faculté de Théologie
protestante de Montauban , et Doyen de cette
Faculté.*

LE génie a toujours été rare, et les hommes privilégiés, à qui la Providence accorda ce feu céleste ont été rarement à portée de le faire briller de tout son éclat. Il faut aux plantes les plus communes, pour éclore et se développer, le concours de certaines circonstances sans lesquelles leur germe périt ou s'altère. Une foule d'hommes de génie ont passé dans ce monde sans y révéler par aucun vestige l'existence du trésor caché dans les profondeurs de leur âme : ils ont vécu, ils sont morts inconnus aux hommes et ignorés d'eux-mêmes. Car on a dit d'une manière trop absolue que le véritable génie est doué d'une force telle qu'à défaut de circonstances favorables il se suffit à lui-même pour se faire jour à travers tous les obstacles et remplir toute sa destinée.

On aurait prononcé une sentence moins exclusive, si l'on avait considéré qu'il n'est pas toujours accompagné de la force de la volonté et de la fermeté du caractère, qualités souvent indispensables pour le faire triompher des contrariétés, des dégoûts, des rigueurs de la fortune, des infirmités, des afflictions qui tendent à le décourager et à l'éteindre. Il est d'ailleurs soumis, comme la plupart des choses de ce monde, aux chances capricieuses de la mode et du hazard qui distribuent fréquemment de la manière la moins équitable, les revers et les succès, l'obscurité et la gloire. *Habent sua fata libelli.* Le génie a sa destinée aussi bien que les livres. Combien ne pourrait-on pas citer de génies créateurs dont les idées neuves et heureuses ne leur ont valu qu'une médiocre célébrité ; et sont devenues le brillant héritage de quelques hommes d'esprit, plus habiles à les faire valoir ! Il en est un exemple, entre autres, que nous pouvons mentionner ici, parce que M. Encontre lui-même nous en a parlé plus d'une fois : C'est celui de Fermat (1), homme de génie, pour lequel il professait une haute admiration, qu'il regardait comme une des têtes les plus fortes des temps modernes, dont les écrits presque ignorés contenaient en germe plusieurs des grandes idées et des belles découvertes, qui ont illustré les âges suivans, et qui cependant ne lui ont point procuré une célébrité proportionnée à son mérite : il n'est guère connu aujourd'hui que des savans de profession et des bibliographes.

Nous le disons à regret : tel sera peut-être le sort de

(1) Pierre Fermat, conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1665. Il était mathématicien, jurisconsulte, profondément instruit dans toutes les branches des connaissances humaines, et il soutenait la correspondance la plus étendue avec les hommes distingués de son temps, tels que Carcavi, Descartes, Roberval, Huyghens, Pascal, etc. Nous ignorons si la *Biographie universelle* lui rend la justice que lui rendait M. Encontre.

M. Encontre, à qui ces réflexions sont en partie applicables.

DANIEL ENCONTRE naquit à Nismes en 1762. Son père, Pierre Encontre, ministre du Saint-Evangile, fut long-temps pasteur et mourut, je crois, à Saint-Geniez, dans la Gardonnenque, à trois lieues de Nismes, où il exerça aussi son ministère. C'était un de ces hommes qui, avec un courage et une piété dignes des beaux jours de la primitive Église, ont entretenu le flambeau de la Foi évangélique dans le midi de la France, malgré les dragonades et toutes les sanglantes persécutions dont la révocation de l'Édit de Nantes fut le signal à jamais exécration. Il avait une austérité de mœurs et une sévérité de caractère voisines de la dureté, et il était plus distingué par sa science théologique et par son zèle, que par ses connaissances dans les lettres et dans les sciences profanes. Appelé à toutes les fatigues, exposé à tous les dangers auxquels se dévouaient les *ministres du Seigneur sous la croix* (1), il n'avait que peu de momens à consacrer à l'éducation de ses enfans. Ses fréquentes absences, causées par la nécessité de visiter les églises, mal pourvues de pasteurs, et par la nécessité non moins pressante de se dérober avec mille précautions aux recherches des persécuteurs, l'obligeaient sans cesse à interrompre le cours de ses instructions paternelles. Il donna principalement à ses trois fils, dont Daniel était le plus jeune, la science des saintes lettres, dans laquelle il était profondément versé. Son fils aîné, connu dans les Églises du midi sous le nom de M. Germain (2), devint un homme fort savant

(1) C'était ainsi que se nommaient les pasteurs, depuis l'édit de révocation et les lois sanguinaires dont il fut suivi, et qui condamnaient à la mort tous les ministres protestans du royaume.

(2) Il a laissé un fils, aujourd'hui pasteur à Barjac, Gard, également distingué par beaucoup d'esprit naturel, de connaissances acquises et de zèle.

et un des plus éloquens prédicateurs dont ces contrées gardent la mémoire. Le second de ses fils fut pareillement voué au saint ministère, mais avec moins de succès, quoiqu'il eût fait de bonnes études et qu'il fût doué des qualités de l'esprit les plus distinguées : il vit encore, à Montpellier, avec ses sœurs. Le troisième enfin, beaucoup plus jeune que ses frères, eut moins de part qu'eux à ses leçons, qui étaient quelquefois dirigées d'après des méthodes bizarres et rebutantes. C'est ainsi, par exemple, qu'il leur enseignait le latin en leur faisant apprendre par cœur et de suite toutes les pages d'un dictionnaire de cette langue. Daniel en suivit de plus judicieuses par les soins de son frère aîné pendant le court espace de trois ou quatre mois.

Cependant, il touchait à sa dix-septième année et il n'avait encore ébauché qu'imparfaitement ses études. Hors la religion, les saintes écritures, et un peu de latin, il ne savait presque rien, à un âge où l'on sait d'ordinaire à peu près tout ce qu'on apprend dans les collèges et les académies. Son ardeur naturelle pour l'étude avait été amortie plutôt qu'éveillée par les efforts incroyables avec lesquels il avait imprimé dans sa mémoire les pages d'un dictionnaire latin. Ce travail inusité exerça du moins sa patience. Il paraît toutefois qu'elle se trouva enfin poussée à bout. Nous lui avons entendu raconter que rebuté d'une étude si aride et de la rigueur avec laquelle on exigeait qu'il la continuât, il se laissa un jour vaincre par le dégoût et emporter par le désespoir tellement que la maison paternelle lui devint insupportable, et qu'il prit le parti coupable et dangereux de la fuir. Nous regrettons vivement de ne pouvoir le suivre dans cette première absence qui ne dut pas être longue, attendu qu'il était tendrement attaché à ses parens, et qu'il était dépourvu de moyens d'existence. Nous manquons aussi de détails sur ses voyages en pays étranger, et même sur les situations

diverses où il se trouva placé à son retour en France , avant et après la révolution. Réduits à un petit nombre de notes sur sa vie intérieure , sur ses travaux scientifiques et littéraires , sur ses fonctions publiques , nous nous bornerons à le montrer à nos lecteurs dans quelques-unes des principales époques de son existence , en suivant de loin à loin la trace de ses pas dans la carrière où il a signalé la bonté de son cœur , l'élevation de son âme et la force de son génie. Lorsque nous avons eu le bonheur de le connaître il était dans la force de l'âge , il excitait notre admiration par son savoir et ses talens , nous éprouvions un charme inexprimable à l'entendre parler ; mais sa modestie nous était si bien connue que nous n'osions l'interroger sur les choses qui concernaient une vie toute remplie d'efforts de vertu , de traits de générosité ou de résignation et de succès éclatans , sur lesquels on savait que le silence lui était agréable. Peut-être serons-nous à même un jour de remplir ces lacunes. Une personne (1) qui devait être bien informée, nous a plus d'une fois affirmé l'avoir vû travailler à des mémoires qu'il destinait à ses enfans. M. son fils n'en a aucune connaissance ; mais il n'a pu encore compulsier tous les manuscrits dont il est possesseur , et il est permis aussi de conjecturer que M. Encontre a cru devoir les confier à des mains amies : du moins il est trop pénible de s'arrêter à l'idée qu'il les a détruits ; car s'ils ont existé , l'on peut croire non-seulement qu'ils présentaient un intérêt vif et dramatique , ayant à retracer les événemens d'une vie que nous savons vaguement avoir été traversée de nombreuses vicissitudes , mais qu'ils renfermaient d'importantes leçons , d'utiles exemples pour la jeunesse , et que tout y était exprimé , y était peint avec cette vérité,

(1) M. son neveu , Encontre-Germain , pasteur à Barjac , à Saint-Jean-des-Anneaux.

cette grâce et cette énergie qui faisaient le caractère de son beau talent.

Ce talent qui devait dans la suite s'étendre à tout par sa force et sa souplesse, commença de s'éveiller et de le dominer à sa rentrée dans la maison paternelle. Le fugitif, cependant, n'y trouva pas des méthodes meilleures qu'auparavant, il n'y trouva pas pour l'étude des ressources proportionnées à ses besoins et à ses forces. Je ne sais quel hasard tourna ses pensées vers les mathématiques. Malheureusement pour lui cette science était peu estimée dans la maison; elle inspirait même à ses parens un éloignement antipathique. Aussi était-il entièrement privé de secours et de conseils pour la cultiver. C'est alors qu'on lui vit renouveler le phénomène que l'on avait autrefois admiré dans la jeunesse de Pascal : ne pouvant apprendre les mathématiques, il les devina. Avant l'âge de dix-neuf ans, sans livres, obligé de travailler seul, en secret et à la dérobée, il trouva en lui même une puissance de génie telle qu'il parvint à pénétrer dans la science, objet de son étonnante ardeur, jusqu'au calcul infinitésimal. Il cultivait dans le même temps, avec la même ardeur, sous les yeux et du consentement de son père, l'étude des langues hébraïque, grecque et latine. Il y fit des progrès si surprenans, que ces langues, et surtout les deux dernières, ne tardèrent pas à lui être aussi connues et aussi familières que sa langue maternelle.

Doté dans les facultés de son esprit d'une énergie et d'une activité prodigieuses, il lui fallait d'autres moyens d'étude que ceux qui étaient à sa portée; destiné au saint ministère, il était obligé d'aller chercher au loin et hors de sa patrie un séminaire où il pût compléter ses études philosophiques et théologiques. Depuis la destruction des florissantes académies de Sedan, de Saumur, de Montauban, illustrées par le savoir et le génie de tant d'illustres professeurs, et frappées de

proscription par ce Louis XIV, qui a donné son nom au plus beau siècle littéraire de la France, et qui accorda des pensions à des savans protestans étrangers tandis qu'il condamnait ses sujets les plus savans et les plus fidèles à l'exil et à la mort; depuis cette époque, disons-nous, les Chrétiens réformés, doués d'assez de courage pour se consacrer à l'état ecclésiastique, allèrent constamment puiser en pays étranger, mais surtout à Genève et à Lausanne, la science qui leur était refusée dans leur patrie. C'est là que M. Encontre fut envoyé sur les pas des cours de Gébélin, des Rabaut-Saint-Etienne, des Encontre-Germain; c'est là qu'il eut pour condisciple un Lasource, distingué par des talens supérieurs qui ne devaient pas être consacrés à la sainte cause de l'Évangile et dont la politique vint s'emparer pour les pervertir. Il y acquit en peu de temps, par la rapidité de ses progrès dans les diverses branches des sciences que l'on y cultivait avec soin, cette gloire flatteuse et paisible de collègue qui est quelquefois le garant d'une renommée plus brillante et moins heureuse. Sa supériorité était proclamée à la fois par ses condisciples et par ses professeurs. Il n'était pas moins aimé qu'admiré, car la Providence avait enrichi son cœur des trésors de la bonté, comme son esprit des dons du génie. On semblait prendre plaisir à lui rendre justice. Il était trop évidemment au-dessus des autres, surtout il était trop simple et trop modeste, il avait trop de gaieté enfantine et de bonhomie véritable pour qu'on songeât à être jaloux de ses talens et de ses succès: il n'eut point l'art, il eut le don de se les faire pardonner. Il était l'honneur de la France dans ces universités étrangères; ses compatriotes, fiers de ses triomphes académiques, l'opposaient avec assurance aux élèves et même aux maîtres les plus distingués qu'il y eût à Lausanne et à Genève. Il emporta de ces deux villes, où l'instruction fut tou-

jours si répandue , des témoignages extraordinaires d'estime pour ses rares talens et d'affection pour son excellent caractère ; élèves et professeurs le comblèrent à l'envi des marques de leur admiration et de leur tendresse.

Il avait acquis en Suisse des connaissances étendues et variées ; il y avait exercé et perfectionné dans ses momens de loisir le talent heureux dont il était doué pour la poésie latine et française : ajoutons qu'y ayant trouvé de toutes parts les traces brillantes du séjour de Voltaire, un esprit vif et hardi comme le sien dut en ressentir encore l'influence. — Expliquons-nous clairement et ne craignons pas dire tout ce que nous savons sur son compte. Si , passionné pour la vérité , il crut la voir d'abord là où elle ne pouvait pas être , son erreur dura peu , et la rectitude de son jugement dit rigea bientôt vers elle ses vastes lumières pour en faire un théologien aussi profondément orthodoxe et pieux qu'éclairé et charitable.

A l'époque où il habita Lausanne et Genève ces deux villes étaient pour ainsi dire encore remplies de la présence de Voltaire, qui venait de les quitter. L'influence que cet homme extraordinaire y exerçait depuis vingt-cinq ans sur les habitans de toutes les classes y subsistait alors dans toute son étendue ; elle éclatait de toutes parts dans les mœurs , dans les goûts , dans les plaisirs des citoyens les plus obscurs et jusques dans la croyance des théologiens et la piété des pasteurs. Une philosophie audacieuse une habitude de chercher toujours le côté ridicule ou plaisant des choses , même dans celles qui n'avaient paru jusques-là que saintes et vénérables , l'attrait des livres frivoles , les représentations théâtrales avaient constamment marqué le séjour de Voltaire à Prangin , à Mourion , aux Délices , à Ferney , et remplacé dans presque toute la contrée l'antique sagesse des habitudes et des amusemens , la simplicité

helvétique et la pratique des devoirs de la piété. Faut-il en être surpris , quand on voit l'Europe entière, jusque dans les capitales les plus reculées du nord, et les plus puissans monarques subir cette influence, raisonner , plaisanter et rire à la manière du patriache de Ferney ? Il y faisait d'ailleurs affluer les étrangers, il y favorisait l'industrie et le commerce. En parlant sans cesse de tolérance il adressait d'ingénieuses flatteries au clergé de Genève , il attirait dans sa société , il comblait de caresses et de cajoleries les pasteurs et les professeurs les plus distingués de cette ville ; ceux qui osaient résister ne manquaient pas , pour prix de leur pieux courage , d'être aussitôt percés de ces plaisanteries qu'il savait faire applaudir d'un bout de l'Europe à l'autre ; en un mot, le sanctuaire ne fut point à l'abri de la contagion. Plusieurs de ceux qui en étaient les gardiens et les architectes avaient poussé l'aveuglement au point de rejeter la pierre principale de l'angle, sans laquelle l'édifice ne peut long-temps rester debout. M. Encontre entendit trop fréquemment dans les auditoires de théologie des thèses et des leçons qu'eût presque avouées l'oracle des prétendus philosophes du siècle ; il les combattit souvent et ne les approuva jamais : cependant sa foi s'en était ressentie, elle était ébranlée sur plusieurs points , comme il nous l'a dit lui-même avec l'humilité et la caudeur qui faisaient le caractère de son âme élevée , en avouant toutefois que l'exemple de quelques théologiens relâchés l'avait entraîné beaucoup moins que les séductions ingénieuses dont le protégé littéraire du dix-huitième siècle a rempli la plupart de ses écrits.

Lorsque M. Encontre revint en France , il n'avait pas encore atteint l'âge requis pour la *consécration* par nos lois ecclésiastiques. Il exerça en conséquence les fonctions de *proposant* dans le bas Languedoc et dans le Vivarais. Ces fonctions, comme l'on sait, consistaient

principalement dans la prédication et les visites charitables. Il possédait dans le degré le plus éminent toutes les qualités qui peuvent y faire obtenir de grands succès ; à l'exception toutefois des qualités physiques et extérieures, que tous les dons du talent ne peuvent entièrement suppléer dans la chaire. Il avait la taille petite et mince, la vue très basse, la voix douce, mais grêle dans les tons élevés, et manquant de corps et de volume dans les cordes graves, l'apparence peu imposante, les mouvemens vifs jusqu'à la brusquerie et à la pétulance, et quoique les traits de son visage fussent assez réguliers et agréables, quoique sa physionomie exprimât le sentiment et fût étincelante d'esprit, l'ensemble de sa personne était dépourvu de dignité, surtout pour les yeux vulgaires. L'absence des qualités extérieures qui frappent les sens se faisait remarquer alors d'autant plus qu'il fallait rassembler les fidèles en plein air, sous la voute du ciel, et que le prédicateur se trouvait quelquefois placé en présence d'un auditoire de dix à quinze mille âmes. Aussi la prédication de M. Encontre était-elle loin de produire un effet proportionné au mérite supérieur de ses discours. Les plus simples habitans des campagnes, instruits à estimer son savoir et ses talens par l'exemple des gens éclairés, savaient discerner par eux-mêmes une partie de son mérite, et découvrir quelques-uns des trésors cachés dans ce vase sans éclat ; ils sentaient la force et l'onction qui animaient son éloquence ; mais ces bonnes gens sentaient aussi qu'il lui manquait les moyens puissans qui ébraulent les organes les plus grossiers, et qui saisissent la multitude : une personne sur-tout s'en était aperçue, et c'était lui-même. On en peut juger par l'anecdote suivante, que des habitans de Pignan nous ont racontée. Un jour qu'il prêchait dans les environs de ce village, situé à deux lieues de Montpellier, aux fidèles réunis de Pignan, Cournonterral et Cour-

nonsec, il remarqua dans son auditoire rustique des signes d'inattention et peut-être d'ennui. A son retour au village, des vieillards, qui n'avaient pu l'entendre, s'étant empressés de lui demander des nouvelles de sa prédication, il leur répondit en riant : « S'ils avaient osé, ils m'auraient sifflé! (1) » Il est vrai qu'il improvisait habituellement ses sermons. Les mêmes personnes nous ont appris de quelle manière il se préparait d'ordinaire à prêcher. Il connaissait si bien les Ecritures, il avait la conception si prompte, le coup d'œil intellectuel si rapide et si sûr, qu'il se contentait, au moment même où il sortait pour se rendre à la sainte assemblée, de demander qu'on ouvrit l'Évangile au hasard, et qu'on lui donnât un texte, sur lequel il méditait chemin faisant, et prononçait au bout de quelques minutes un discours qui, avec la bénédiction céleste, instruisait l'ignorant, confondait l'impie et touchait le pécheur : méthode qu'un homme tel que lui pouvait seul se permettre, et dont il eût bientôt retranché ce qu'elle avait de dangereux pour le choix des sujets, du moment qu'une église aurait été confiée à sa direction, bien qu'avec ces hazards mêmes il trouvât dans les ressources inépuisables et toujours présentes de son esprit, le moyen de ramener constamment les vérités fondamentales de l'Évangile, comme celui d'en faire les applications les plus utiles à la situation de son auditoire. Hâtons-nous, d'ailleurs, d'ajouter que fréquemment il choisissait lui-même ses sujets, et qu'il écrivait aussi ses sermons.

Nous avons dit qu'il n'était alors que *proposant*. Libre encore d'une partie des fonctions pastorales, il se livrait avec ardeur à l'étude, il embrassait à la fois

(1) Il prononça ces mots en langage languedocien, qui lui était très-familier, dont il connaissait toutes les finesses, et qu'il aimait à parler avec les paysans ; « *S'avian aosat, m'aorian siblat.* »

dans ses travaux les sciences mathématiques ; les sciences naturelles, les belles-lettres anciennes et modernes. C'est vers ce temps-là , et pendant son séjours à Cour-nonterral et à Pignan , qu'il allait trouver deux ou trois fois par semaine , dans un lieu de rendez-vous , au village de la Vérune , ou dans les environs , à une lieue de Montpellier , quelques - uns de ses amis domiciliés dans cette ville , et passionnés comme lui pour l'étude. De ce nombre était M. P. C.....s , à qui , dans la suite , la littérature a dû la meilleure traduction qu'on ait faite en français du *Voyage sentimental* de Sterne. Virgile était le sujet habituel de ces studieux rendez-vous. Toutes les inexprimables beautés de sa poésie et de son style étaient approfondies , commentées savamment , et senties avec transport par ces amis dont elles fécondaient l'imagination , épuraient le goût , faisaient le bonheur sous un ciel brillant et parmi des champs fertiles , semblables à ceux qui les avaient inspirées au chantre des Géorgiques.

Ces études , sources pour lui de mille douceurs , ne le détournaient pas de sa vocation , qui lui tenait de plus en plus fortement au cœur. Il vit enfin arriver le jour le plus imposant et le plus beau de sa vie : il reçut *l'imposition des mains*. Nous ignorons par qui et dans quelle solitude écartée , ou au fond de quel *désert* (1) il fut marqué du sceau de la consécration ecclésiastique ; mais nous pouvons affirmer que nul serviteur de Jésus - Christ ne la reçut jamais avec un cœur plus humble , plus pénétré , plus sincère ; nous pouvons ajouter que bien peu étaient entrés dans la carrière du ministère évangélique avec une conviction aussi éclai-

(1) Tous les lieux où se tenaient les assemblées religieuses des protestans français persécutés , se nommaient le *désert* , à cause de leur éloignement des villes , des villages , et , autant que le commandait la prudence , de toute habitation.

rée, car sa foi n'avait pas cessé de se fortifier par toutes les études approfondies dont les vives clartés dissipèrent de bonne heure ses anciennes incertitudes.

Ministre aussi savant que pieux, il ne fut point pasteur, chargé en titre d'une église, ce qui peut être attribué à diverses causes. Le feu de la persécution, à cette époque, avait cessé de rendre cette vocation aussi périlleuse, et toutes les églises tardèrent peu à se trouver suffisamment pourvues. D'un autre côté, M. Encontre ne se distinguait pas moins par sa modestie et son désintéressement que par ses talens et son savoir. Enfin il est permis de conjecturer que le sentiment de ses désavantages physiques le disposait plutôt à s'enfermer dans son cabinet qu'à monter dans la chaire sacrée, où assez d'autres prédicateurs apportaient ces qualités extérieures que lui refusa la nature, et qu'exige, non sans quelque raison, la multitude.

Du milieu de ses travaux assidus, il avait souvent tourné ses regards vers la capitale, vaste foyer de lumières, centre du monde scientifique, asile privilégié du goût et des arts, où se trouvent rassemblées toutes les ressources que demandent le besoin de l'instruction, le développement du génie, le désir de la célébrité. Les données nous manquent pour fixer d'une manière précise la date de son premier voyage à Paris, et nous ne pouvons parler avec exactitude que du dernier, dans lequel nous avons eu le bonheur de l'accompagner, comme nous le dirons plus loin; seulement nous savons qu'il s'y trouvait à l'époque où le célèbre Mongolfier étonnait cette ville par le spectacle nouveau de son ballon aérostatique. Il y assista en témoin éclairé et agissant, avec la foule des savans qui applaudissaient à une découverte brillante, sur laquelle reposaient mille espérances qu'elle ne réalisera probablement jamais; il fut, si je ne me trompe, invité, avec d'autres savans, par l'Académie des sciences, à obser-

ver et à décrire l'ascension de l'aérostat. Du moins il est certain qu'il s'aquitta de cette tâche ; et voici un trait de sa présence d'esprit, que nous avons recueilli à ce sujet. Contrarié par des circonstances qui ne nous sont pas connues, il arrive plus tard que les autres vers le théâtre de l'expérience ; il n'y a pas un instant à perdre, il est dépourvu d'instrumens : que faire ? il se crée sur-le-champ les moyens qui lui manquent ; il met à profit la lumière, l'ombre, les circonstances locales au milieu desquelles il se trouve placé, détermine ses angles, mesure la distance et la marche de l'aérostat, et court, l'un des premiers, présenter ses calculs dont la justesse, confirmée par les autres rapports, n'a rien souffert de la privation totale des moyens jugés nécessaires pour réussir dans les opérations de ce genre.

Le séjour de Paris convenait aux goûts de son esprit plus qu'aux sentimens de son cœur et aux intérêts de sa fortune. Ceux-ci le rappelaient dans la province, au milieu de ses frères et des saintes pratiques de la religion ; s'il n'eût suivi que ses goûts et le vœu de ses talens, il aurait acquis, nous n'en doutons pas, une plus grande célébrité. L'indépendance et le loisir, la fréquentation des hommes du premier ordre, la vue de leurs travaux, le spectacle de leur gloire, étaient des circonstances dont la réunion n'eût pas manqué d'aiguillonner son génie et de le porter à élever quelque monument mémorable de sa puissance. Il fut peut-être frappé de l'idée que faute de moyens suffisans d'existence, il ne ferait que grossir le nombre toujours trop considérable de savans et d'hommes de lettres qui couvrent inutilement pour eux et pour les autres, le pavé de Paris, et qui se dégradent sans fruit par leurs flatteries intéressées, à la porte des grands et aux pieds du pouvoir ; peut-être encore une autre crainte entra-t-elle dans les motifs de son départ : nous voulons parler

du goût, du talent véritable avec lequel il était né pour la poésie dramatique, et auquel malgré la sévérité de ses principes et la nature de sa vocation, il aurait trouvé trop d'occasions de s'abandonner dans la capitale.

Son retour en Languedoc était donc à divers égards un sacrifice pieux qu'il faisait à la religion et à son état. La prédication, le soin d'un troupeau, le salut de ses frères allaient désormais absorber tout son temps, il y voyait sa vie entièrement dévouée. La Providence, dont les voies ne sont pas nos voies, en ordonna autrement. Une maladie singulière par son opiniâtreté, et dont il avait dès long-temps senti de légères atteintes, une extinction de voix vint le priver pendant cinq ans de l'usage de la parole, et ne le quitta au bout de ce temps que pour reparaître dans la suite à plusieurs reprises. La carrière de l'enseignement s'offrit dès-lors à sa pensée; aucun homme n'était plus propre que lui à la parcourir avec succès, comme l'a montré l'expérience; il y fit ses premiers pas, à ce que nous croyons, dans un établissement d'éducation qu'avait fondé son frère, Encontre-Germain, à Saint-Ambroix ou à Anduze.

Malgré son extinction de voix, inconvénient grave auquel il obviait par mille moyens ingénieux, on reconnut bientôt en lui à des preuves évidentes un grand professeur, riche d'un vaste et profond savoir, comblé de ces dons si rares qui, mettant la science la plus transcendante à la portée des esprits ordinaires, la simplifient, la présentent avec clarté, la rendent attrayante et la communiquent sans effort.

La révolution vint lui présenter un obstacle plus insurmontable pour un professeur que la privation même de la voix. Il gémit tout haut en chrétien, en ami d'une vraie liberté sur le peu de sagesse des sages, sur la folie des insensés, sur la perversité des méchants, sur

les malheurs particuliers et publics qui en étaient l'ouvrage. La persécution ne tarda pas à diriger ses traits contre l'homme éclairé, l'homme de bien, le serviteur de Jésus-Christ, dont la présence importunait les tyrans de la contrée.

Obligé de quitter les Cévennes, il se réfugia dans une grande ville où il n'était connu que de quelques amis très-sûrs. Montpellier lui offrit un asile assez paisible ; il y trouva, quelques années plus tard, un théâtre mieux proportionné à l'étendue de ses talens, des protecteurs, des succès, des jours heureux. En attendant, ses moyens d'existence y étaient bornés, sa situation dure et précaire : il fut réduit, pour gagner son pain, à donner aux maîtres-maçons et aux ouvriers des leçons sur la coupe des pierres. Celui qui eût été digne de professer à côté des Lagrange, des La Harpe ou des Fourcroy, s'estimait encore heureux de professer en paix dans les carrières. La religion soutenait son courage. Ce courage, qui avait sa source dans la piété, ne fut pas inutile à la religion, persécutée et bannie par le triomphe de l'impiété et du crime. M. Encontre, au péril de sa vie, célébra des baptêmes, bénit des mariages, donna des instructions religieuses, entretenit le feu sacré de la foi parmi ses frères, à Montpellier et dans les environs. Et lorsqu'enfin il fut permis de songer à la restauration du culte évangélique, on pense bien qu'un si fidèle ministre du Seigneur *sous la croix*, ne fut pas un des derniers à porter la main à l'autel pour le relever. Il contribua en effet puissamment par son zèle et ses lumières à la réorganisation de l'Eglise protestante de Montpellier, dans le sein de laquelle il fut élu membre du consistoire.

Il y forma aussi un établissement pour l'éducation de la jeunesse, conjointement avec son frère puîné ; établissement où son rare mérite attira promptement une foule de jeunes gens et qui acquit une célébrité flatteuse

dans une ville connue pour avoir produit en tout temps des hommes distingués dans tous les genres.

Les écoles centrales se formèrent. Les places de professeurs étant mises au concours, M. Encontre se présenta pour disputer à Montpellier la chaire de Belles-Lettres. Il l'obtint et la remplit avec éclat pendant toute la durée de ces écoles, auxquelles succéda la fondation des lycées. Quoi qu'il n'eût pas cessé de cultiver les mathématiques, son projet était de continuer l'enseignement des Belles-Lettres, lorsqu'un incident l'obligea de concourir pour une autre chaire. Un homme de mérite, père de famille, alla le trouver pour le prier de renoncer à la chaire de littérature à laquelle cet homme aspirait comme à la seule ressource qui pût procurer du pain à sa famille. « Si vous vous présentez, lui dit-il, vous êtes assuré de l'emporter sur moi et sur tous les autres concurrens ; si vous vous retirez, j'ai l'espoir de réussir ; vous aurez rendu un service important à une famille sans fortune, et, quant à la vôtre, elle n'en souffrira pas : votre savoir et vos talens vous autorisent à prétendre à l'enseignement des mathématiques. » — C'était lui demander un sacrifice : son cours de Belles Lettres était composé, la littérature était un de ses goûts les plus chers ; un nouveau cours allait lui imposer un travail considérable, sans compter l'incertitude du succès, en raison du mérite supérieur des concurrens contre lesquels il fallait lutter. Mais on ne faisait pas en vain un appel à sa générosité : dût-il rester sans place, il se désista aussitôt de ses prétentions sur celle qu'il a occupée, et va sur le champ se présenter aux examinateurs envoyés par le gouvernement pour présider au concours. Il arrive, il est inconnu, il annonce son intention. Son extérieur simple et modeste fait porter sur son compte un jugement si peu favorable qu'on l'écoute à peine et qu'on ne daigne pas lui demander son nom. Il répète sa demande et n'obtient

qu'une réponse évasive ; il insiste , on lui fait des représentations polies dans le but de l'obliger à rentrer en lui-même et à sentir l'absurdité de ses prétentions , l'aveuglement de son amour-propre. Quoi qu'il eût plus d'une fois en sa vie porté, comme le héros grec (1), *la peine de sa mauvaise mine*, il ne peut se défendre ici d'un sentiment d'affliction et d'un mouvement d'impatience : et jamais , en effet , jugement fondé sur la seule apparence ne fut plus erroné. Ses instances n'en deviennent que plus vives. « Je demande, leur dit-il enfin avec force et avec solennité, je demande à être examiné tout à l'heure, sur toutes les parties des mathématiques que vous voudrez bien choisir à cet effet, et vous prie d'inscrire sur la liste des concurrens le nom de Daniel Encontre. » La confusion des examinateurs est grande à l'ouïe d'un nom aussi respectable. On se doute bien que M. Encontre, introduit dans le salon où il n'avait pas eu encore l'honneur de pénétrer, reçut un accueil convenable et obtint d'être admis à concourir. Ce concours, non moins heureux pour lui que le premier, lui valut la place de professeur de mathématiques transcendentes. Un de ses collègues, M. Danizy, ayant donné sa démission, il fut appelé aussi à faire au lycée le cours d'algèbre et de sections coniques. A l'époque, enfin, de la fondation des Facultés des Sciences, le Gouvernement le nomma professeur et Doyen de la Faculté des Sciences de Montpellier. Chargé, dans cette Faculté, de l'enseignement des mathématiques transcendentes, comme il l'avait été dans le lycée, il en sut applanir les difficultés à ses nombreux auditeurs par une méthode aussi claire que rigoureuse. Il possédait les sciences, il les dominait, il les enseignait comme s'il les eût inventées ; une foule de personnes très ca-

(1) Philopœmen, natif de Mégalopolis. Voyez Plutarque.

pables d'en juger, nous ont parlé mille fois avec admiration des méthodes simples, abrégées, lumineuses que savait créer son fertile génie pour communiquer la science à ses élèves d'une manière sûre et rapide. Peu de professeurs ont fourni autant d'élèves que lui à l'école polytechnique ; plusieurs d'entre eux sont devenus des hommes distingués dans les diverses carrières où ils sont entrés, comme l'instruction publique, le génie, la marine, et tous, en attestant les succès de leur maître, éprouvent un bonheur véritable à faire hommage de leurs propres succès à ses heureux talents. La voix des maîtres eux-mêmes s'est unie avec éclat à celle des élèves dans cet hommage offert au vrai mérite par la vérité et la reconnaissance. Un témoignage bien flatteur lui fut un jour rendu par le célèbre Fourcroy, qui dit publiquement à Montpellier en parlant de M. Encontre : « J'ai vu en France deux ou trois têtes comparables à la sienne : je n'y en ai trouvé aucune qui lui soit supérieure. »

Avant de le montrer dans une autre chaire, la dernière qu'il ait occupée, et rendant à la religion de nouveaux et signalés services, nous croyons devoir appeler un moment les regards de nos lecteurs sur le tableau des écrits peu connus qu'il a composés et qui traitent les uns de littérature, les autres de mathématiques et de philosophie.

Ayant été nommé successivement, et sans avoir recherché cet honneur, membre des sociétés des sciences, lettres et arts de Montpellier, de Nismes et de Montauban, il a déposé quelques-uns de ses opuscules et de ses mémoires dans le recueil des travaux publiés par ces sociétés ; les bulletins de celle de l'Hérault, en contiennent un assez grand nombre. Nous ne sommes pas à même de les consulter ; mais nous pouvons, néanmoins, à l'aide d'un petit nombre de notes, présenter

une idée imposante, quoiqu'incomplète, des travaux scientifiques de notre auteur.

1°. Le recueil de l'Académie de Montpellier renferme une partie d'un mémoire qu'il a composé sur la théorie des probabilités. Il y enseigne à résoudre par une méthode purement algébrique deux beaux problèmes relatifs à la théorie des probabilités, et qui sont résolus au moyen du calcul intégral dans le traité de Cousin sur cette partie épineuse des mathématiques. Voici le premier de ces problèmes : *Trouver la probabilité qu'un nombre de pièces qu'on prendra au hasard dans un tas sera pair ou impair*. Le second de ces problèmes présente beaucoup plus de difficultés ; le voici : *Pierre et Paul jouant ensemble et leurs forces respectives étant : : m : n , on suppose que sur un nombre y de coups, il en manque x à Pierre pour gagner, et par conséquent $y-x$ à Paul. Il s'agit de trouver ce qu'on appelle les probabilités respectives de ces deux joueurs*. Il a généralisé ce problème en le résolvant pour un nombre indéterminé de joueurs ; mais sa solution n'a pas été publiée.

2°. Mémoire sur un cas particulier de l'intégration des quantités angulaires. Erreur où sont tombés de grands géomètres. — Théorème nouveau.

Les Bulletins de la société des sciences, belles-lettres et arts de Montpellier en parlent en ces termes, tom. I, page 151 : « La société ayant nommé une commission pour l'examen de ce mémoire, et la commission en ayant rendu le compte le plus avantageux, il avait été délibéré de l'insérer tout entier dans ses bulletins. Nous ne le donnons cependant que par extrait, l'auteur se réservant de le publier avec quelques développemens dans un ouvrage qu'il a promis au public sur le calcul différentiel et intégral des différences finies. »

3°. *Inscription de l'Ennéagone et division complète du cercle*. Dans cet ouvrage qui fera toujours le plus grand honneur à la mémoire de M. Encontre et qui

fut imprimé par ordre du préfet du département de l'Hérault sur la demande expresse du conseil de commerce, agriculture et arts, il donne deux méthodes approximatives pour l'inscription des polygones quelconques, pour la division de la circonférence en 360 et en 400 parties égales, pour la trisection de l'angle, pour la division en autant de parties égales qu'on voudra. Les solutions exactes et rigoureuses que fournit pour ce problème la géométrie des courbes sont loin d'offrir dans la pratique les mêmes avantages qu'elles offrent dans la théorie, et les approximations qu'à trouvées M. Encontre donnent, par des procédés expéditifs, les divisions du cercle, à un dix millionième près du rayon.

Une anecdote singulière à recueillir sur cet ouvrage, c'est qu'il n'a acquis que par hasard la célébrité dont il jouit en France et dans l'étranger. Enfoui dans les bulletins d'une société savante, il y est un jour découvert par un professeur de l'académie de Breslau, qui se hâte, en le traduisant, de le faire connaître à l'Allemagne, et à la France elle-même, à laquelle il fallut que l'étranger en révélât l'existence et le mérite, pour que son modeste auteur obtint dans sa patrie la gloire due à cette ingénieuse découverte et à la démonstration élégante qu'il en a donnée.

4°. *Lettre à M. M*** professeur de mathématiques à ** sur différens problèmes relatifs à la théorie des combinaisons.* Cette lettre réunit les grâces du style à la nouveauté des objets. En relevant des erreurs où est tombé le professeur à qui elle est adressée, l'auteur donne la solution de quelques problèmes assez curieux.

5°. *Essai de critique sur un passage de Platon, traduit par La Harpe.* Ce littérateur et critique célèbre a plus d'une fois échoué en traduisant les auteurs grecs, parce qu'il se contentait probablement de traduire d'après des versions latines au lieu de consulter directe-

ment l'original. Le morceau sur lequel M. Encontre a présenté quelques observations, est la conclusion du dialogue de Platon intitulé : Gorgias ou de la rhétorique.

6°. *Mémoire sur le théorème fondamental du calcul des sinus.* Ce théorème présente vingt cas différens, et il n'en existait aucune démonstration complète avant que M. Encontre publiât son mémoire, dans lequel il a démontré aussi un théorème appartenant à la trigonométrie sphérique, et que l'on s'était contenté de ne démontrer qu'en partie, comme le précédent.

7°. *Nouvelles recherches sur la composition des forces* (premier Mémoire).

8°. *Item* (second mémoire). Le premier de ces mémoires est historique. L'auteur démontre que les Anciens et Aristote en particulier, ont connu le parallélogramme des forces. Bailly et Montucla ont fait honneur à Galilée de la découverte des mouvemens composés ; mais il est arrivé ici ce qui arrive dans d'autres circonstances ; on a lu les anciens géomètres dans des traductions dont les auteurs savaient beaucoup de grec, et ignoraient absolument la matière traitée dans le texte ; de là les idées fausses qu'on s'est faites de l'état des connaissances mathématiques chez les Anciens.

Le second mémoire, en complétant l'histoire des principes fondamentaux de la mécanique jusqu'au dix-huitième siècle, offre la discussion d'une question importante. Il s'agissait de savoir si les vérités de la mécanique sont nécessaires ou contingentes, si l'homme n'a pu les connaître que par l'expérience, ou s'il les doit aux seules forces de la raison.

D'Alembert n'a pas trouvé raisonnable le sens de cette question, dont Daniel Bernoulli s'était occupé, et l'a réduite à celle-ci, qui est toute différente, savoir, si les lois de la mécanique résultent de cette hypothèse : il existe de la matière et du mouvement ; ou s'il faut

encore admettre une autre hypothèse , comme celle d'un agent ou d'un législateur suprême. La première de ces hypothèses a suffi à d'Alembert. M. Encontre, que de tels principes n'aurait pu satisfaire, réfute avec modestie, mais par des raisons sans réplique, l'opinion singulière de ce célèbre géomètre, et prouve ainsi cette vérité, démontrée d'ailleurs, mais dont il voulait faire voir l'accord avec les principes mathématiques, savoir, que l'on ne peut trouver la cause des lois qui gouvernent l'univers, qu'en remontant au législateur suprême.

Le deuxième mémoire *sur la composition des forces*, en annonce un troisième que l'auteur n'a pas publié.

9°. *Éléments de géométrie plane*. Donner la chaîne des propositions les plus utiles, les démontrer d'une manière simple, claire et rigoureuse, tel a été le but de M. Encontre en rédigeant ses *Éléments de géométrie plane*, ouvrage qu'il a composé pour ses enfans, comme il le dit lui-même dans sa préface. Il est parvenu à son but. La théorie des parallèles est présentée sous une nouvelle forme qui réunit l'avantage de la simplicité à celui de l'exactitude. La théorie des limites est traitée avec quelque détail. Outre que cette théorie sert à démontrer avec beaucoup de facilité la surface du cercle, elle s'étend encore aux propositions du même genre, relative au calcul de la surface et des volumes des trois corps ronds que l'on considère dans les *éléments de géométrie*, et elle renferme les principes fondamentaux du calcul différentiel.

10°. *Théorie de l'intérêt composé, et application de cette théorie au calcul de la différence des niveaux, d'après les observations du baromètre*. Le titre seul de ce mémoire pique la curiosité, et d'autres personnes que celles qui ne sont pas initiées dans la connaissance de l'analyse algébrique, auront vu peut-être avec quelque surprise la même formule donner la solution des

deux questions suivantes qui sont algébriquement identiques :

1^{re}. QUESTION. « On connaît un certain capital ;
» l'intérêt porté par ce capital dans un temps donné, et
» l'intérêt porté par ce même capital pendant un nombre
» inconnu d'années : trouver ce nombre inconnu. »

2^e. QUESTION : « On connaît la longueur de la co-
» lonne de mercure, soutenue dans le tube du baro-
» mètre au niveau de la mer ou a tout autre niveau ;
» on connaît la diminution qu'on a fait éprouver à
» cette colonne en s'élevant à un niveau dont la diffé-
» rence avec le premier est donnée ; on connaît en-
» core la longueur de cette même colonne à un niveau
» inconnu : trouver ce niveau inconnu. »

11^o. *Examen de la nouvelle théorie du mouvement de la terre, proposée par le docteur Wood.* En réfutant la théorie du docteur Wood, M. Encontre donne une analyse très-élégante de la cycloïde, courbe rendue célèbre par les travaux de Pascal.

On trouve cet opuscule dans les *Annales de Mathématiques*, journal intéressant, rédigé à Nîmes, par le savant professeur M. Gergonne, et dans lequel M. Encontre a consigné la solution de plusieurs problèmes.

12^o. *Mémoire sur l'île de Blascon.* Les craintes que l'on éprouve tous les jours de voir le port de Cette (ou mieux Sète), encombré par les sables du Rhône, avaient fixé l'attention de M. Encontre, et ses recherches à ce sujet n'ont pas été infructueuses ; il a découvert la cause qui peut produire l'ensablement dont le port est menacé : et l'on sait qu'à ce port sont attachés, en grande partie, l'industrie et la prospérité de plusieurs départemens méridionaux. En rapprochant et analysant les textes de Strabon, de Pline et de Ptolémée, M. Encontre a été conduit à des conclusions très-satisfaisantes, qu'il a exprimées en ces termes : « J'ai trouvé, 1^o. qu'il y avait autrefois vis-à-vis du

cap de Sète, une île, s'étendant d'un côté jusqu'au-delà de Brescou, de l'autre jusque vis-à-vis du Petit-Rhône, que cette île a été presque entièrement submergée, soit par l'action des volcans, soit par d'autres causes qui nous sont inconnues, et qu'il n'en reste aujourd'hui d'autre reste visible, que le rocher de Brescou; 2°. Que ce fait pouvant être regardé comme certain, on doit s'attendre à trouver des bas-fonds, s'étendant à plusieurs lieues à droite et à gauche du cap de Sète, et formant avec le rivage une sorte de golfe non apparent, ouvert du côté du Rhône, fermé du côté de Brescou, d'où il résulte que les sables du Rhône entrant dans cette espèce de golfe, et n'y trouvant point d'issue, sont reportés vers nos côtes. Voilà très-probablement la cause pour laquelle il s'est formé tant d'atterrissements entre le Rhône et Brescou, tandis qu'il ne s'en est point formé au delà; 3°. Enfin, que pour prévenir l'ensablement du port de Sète, ce n'est ni à Sète même, ni à quelques centaines de toises de Sète qu'il faut appliquer le remède, mais à l'ouverture du golfe dont nous venons de parler. »

13°. *Addition à la Flore biblique de Sprengel.* La Flore biblique, publiée dans le premier volume de *L'Historia rei Herbarice*, du savant Sprengel, dit l'auteur, renferme, malgré son extrême brièveté une foule de recherches utiles et curieuses; mais la Bible est, à cet égard, comme à tous les autres, beaucoup plus riche qu'on ne pense communément dans le monde. » M. Encoutre a ajouté aux 75 articles dont se compose la Flore biblique de Sprengel, environ 15 articles, en observant que si un botaniste versé dans la langue hébraïque voulait s'en donner la peine, nous pourrions avoir une Flore Biblique beaucoup plus ample que celle de Sprengel. On trouve, par exemple, dans la Bible, plus de vingt mots différens que l'on traduit toujours par *buisson* ou par *épine*. « N'est-il pas probable que ces vingt mots,

dit M. Encontre , sont les noms d'autant d'espèces de plantes qui ont cela de commun qu'elles sont armées de piquans? » Sprengel a d'ailleurs négligé le Nouveau-Testament et ceux des livres de l'Ancien dont nous n'avons que le texte grec.

14°. *Mémoire sur les principes fondamentaux de la théorie générale des équations.* M. Encontre a fait un travail utile , en revenant sur les principes de cette théorie , qu'il a exposés d'une manière nouvelle.

15°. *Recherches sur la Botanique des Anciens.* Tel est le titre d'un ouvrage qu'il devait rédiger de concert avec le savant botaniste , M. de Candolle , alors professeur de botanique à Montpellier. Il n'en a paru que le premier cahier , qui fait regretter vivement qu'un projet si intéressant , et dont l'exécution s'annonçait d'une manière si brillante n'ait pu s'accomplir. Dans cet opuscule , où les connaissances du botaniste se trouvent réunies au goût et à l'érudition du littérateur philologue , les auteurs offrent le résultat de leurs recherches sur l'*Aconit*.

16°. Parmi les manuscrits importans qu'a laissés M. Encontre , on distingue des traités ou des mémoires incomplets , sur les *probabilités* , sur la *sommation des séries* , sur le *calcul différentiel intégral des différences finies* , sur la *détermination de l'orbite des comètes* , un traité complet *des sections coniques* , un traité *du calcul différentiel* , un *commentaire* assez avancé , mais interrompu trop tôt et non achevé , sur la *mécanique céleste* de M. Laplace , que si peu de mathématiciens sont en état d'entendre.

Après de si grands et de si heureux travaux sur les mathématiques , M. Encontre prétendait moins les avoir cultivées que *saluées en passant* : c'est l'expression dont se servait son excessive modestie.

Les deux ouvrages suivans , dont l'objet est la défense du christianisme , nous serviront naturellement

de transition pour arriver à la vocation nouvelle que suivit M. Encontre, et pour reprendre la suite des événemens peu nombreux de sa vie, jusqu'à la fin prématurée qui a privé tout-à-coup de ses lumières et de son zèle l'Eglise évangélique de France.

17°. *Dissertation sur le vrai système du Monde comparé avec le récit que Moïse fait de la création*; lue à la société des Sciences et Belles-Lettres de Montpellier, le 26 novembre 1807; imprimée dans le tome 3°. des mémoires de cette société; imprimée séparément à Montpellier, chez Tournel; imprimée enfin à Avignon, chez Seguin frères, avec le texte hébreu de la Genèse qui fait le sujet de la dissertation.

Ce sujet est de la plus grande importance, et cette dissertation de la plus grande utilité, grâce aux objections des incrédules, devenues populaires, contre la chronologie de Moïse. L'auteur établit que l'histoire de la création, telle qu'elle est dans la Genèse, ne renferme rien de contraire aux lois connues de la physique. La dissertation porte sur les 19 premiers versets du chapitre I^{er}. et sur les six premiers versets du chapitre II^e. de la Genèse. Le texte original sous les yeux, il démontre les erreurs dans lesquelles les traducteurs sont tombés à l'égard des différens points qui ont servi de fondement aux difficultés des incrédules; il distingue la *création* de la terre de son *organisation*, il montre que la terre a pu être une de ces comètes, privées de toute lumière, qui décrivent des trajectoires non rentrantes, et qu'à l'époque dont parle Moïse, elle a pu être approchée du soleil et éclairée alors pour la première fois; il prouve qu'au verset 14°. le verbe *faire* ne signifie qu'*adapter*, *approprier*, de sorte qu'il n'y est pas dit que le soleil ait été *créé* à ce moment, mais bien que sa lumière fut *adaptée*, *appropriée* à l'usage de la terre; il prouve également qu'aux versets 6°. 7°. et 8°. il n'est question que de l'atmosphère terrestre: en un mot, les difficultés s'évanouissent de-

vant sa critique lumineuse et pleine de bon sens. « Il resterait à examiner, dit-il en terminant, si Moïse n'aurait eu à cet égard, d'autre mérite que celui de ne s'être pas trompé, ou s'il serait possible de démêler dans son récit quelque chose de supérieur à ce qui aurait pu être découvert par la sagacité humaine. C'est ce que je crois voir dans l'époque où il fixe l'origine du mouvement de la terre, et ce qui pourra faire le sujet d'une autre dissertation. » Ce nouveau travail, ne paraît pas avoir été entrepris; c'est un juste sujet de regret pour les amis de la religion, à qui M. Encontre a donné une consolation précieuse en publiant sa lettre à M. Combes-Dounous.

18°. *Lettre à M. Combes-Dounous, auteur de l'Essai historique sur Platon, avec cette épigraphe: Credidi, et idcirco locutus sum. Ps. 116—115; du 15 janvier 1811.* Cette lettre de 90 pages in-8°, eut le plus grand succès, et demeura sans réponse. Obligé de ménager l'espace qui nous reste, nous nous refusons au plaisir d'en présenter un extrait à nos lecteurs. Elle est d'ailleurs assez généralement connue. Destinée à combattre quelques graves erreurs de fait et de raisonnement dans lesquelles était tombé, à l'égard de la religion chrétienne, un de ses adversaires les plus recommandables, cette lettre offre à chaque page un modèle achevé de discussion, de logique et de style, aussi bien que de candeur, d'urbanité et de grâce. Il est impossible d'avoir raison plus complètement, ni d'une manière plus franche et plus aimable. L'ironie elle-même est inoffensive sous la plume de l'auteur, qui manie avec force cette figure pour la défense de sa cause, et non pour frapper inutilement la personne de son adversaire. En distribuant avec sagesse les trésors de la science théologique et de l'érudition, il s'élève à des idées générales, il découvre à son lecteur des vues nouvelles, il l'attendrit par des mouvemens partis du cœur.

19°. *Discours prononcé à l'ouverture solennelle des cours de la Faculté de Théologie de Montauban, l'année classique, 1816—1817.* Deux morceaux de ce discours ont été transcrits dans les *Archives du Christianisme*, tome premier, page 96 et suivantes. Imprimé par ordre du Consistoire, à Montauban, il a été traduit en Anglais, par le révérend Clément Perrot et inséré dans un journal religieux d'Edimbourg. L'auteur, en le prononçant, se sentait atteint du mal qui devait deux ans plus tard, le conduire au tombeau. Le pressentiment de sa fin qu'il ne peut dissimuler à ses auditeurs, communique à son éloquence une sorte de tristesse solennelle et touchante, qui émeut profondément le cœur. Ce discours, où l'on remarque l'usage le plus heureux des Saintes Ecritures, des idées fortes, des mouvemens pathétiques, un ton paternel et pénétré, est un des meilleurs modèles qui puissent être proposés à de jeunes candidats au saint ministère : il laisse apercevoir à quel rang honorable se serait élevé M. Encontre parmi les orateurs chrétiens, s'il avait cultivé l'éloquence de la chaire comme il cultiva les sciences (1).

(1) Nous avons dit qu'il était né avec le goût de la poésie dramatique. Nous ne craignons pas de revenir sur cette idée, parce qu'une vie comme celle de M. Encontre n'a rien à craindre de la vérité, et parce que le penchant dont nous parlons fut pour lui une occasion nouvelle d'exercer sa vertu, de marquer son respect pour les convenances et de signaler sa piété. Son portefeuille renfermait diverses pièces, et une, entre autres, de caractère; il les avait probablement composées à l'époque où il professait les belles-lettres, et les a peut-être sacrifiées depuis. La seule qu'il nous ait lue avait pour titre : *La Mère Généreuse*. La seule qui ait reçu la double publicité de la représentation et de l'impression, mais sans son aveu et sous le voile de l'anonyme, est celle qui est intitulée : *M. Boucacous, ou l'S et le T*, avec cette épigraphe : *Grammatici certant... Horat.* — Une discussion grammaticale, dégénérée en dispute ridicule, divisait la petite littérature du Gard et de l'Hérault, sur la manière dont il fallait écrire l'imparfait du verbe *tenir* dans un vers de Racine. (Voyez *Mitridate*, acte II, scène III) :

Tenais entre elle et moi l'univers incertain. »

M. Encontre, sortant d'un salon où l'on avait gravement e.

Il nous reste à parler d'une dernière et trop courte époque de sa vie. Elle date de sa nomination à la chaire de Dogme dans la Faculté de Théologie de Montauban. M. Gasc, qui l'occupait, venait de mourir, laissant à son successeur la tâche pénible de réparer le scandale de ses enseignemens relâchés et téméraires; enseignemens contre lesquels toutes les églises et plusieurs professeurs avaient vivement réclamé. Ce professeur, homme distingué, avait abandonné ses erreurs et reconnu ses torts : il fut retiré de ce monde par la Providence, au moment où il se proposait d'inculquer enfin les saines doctrines à la jeunesse, qu'il avait trop long-temps égarée dans le vague de ses systèmes. La Providence semblait tenir en réserve M. Encontre, pour relever l'autel de la vérité et cicatriser les blessures de Sion. De toutes parts les églises inquiètes tournèrent vers lui leurs regards et leurs vœux. Mais pouvait-on se flatter d'arracher M. Encontre à Montpellier, où le retenaient les liens les plus puissans? Il y était professeur de mathématiques transcendantes, doyen de la Faculté des sciences; il avait des pensionnaires dans sa maison; ses propriétés étaient situées à Vauvert, à quatre lieues de la ville; ses parens, ses amis, l'estime publique l'entouraient : toutes ces cir-

vivement discuté la question de savoir si l'on devait écrire *tenais* ou *tenait*, ne put s'empêcher, tout en se promenant, d'exprimer en vers les idées plaisantes dont cette anecdote obsédait son esprit. Cette bluette, composée tout d'une haleine pendant sa promenade, fut trouvée si comique, qu'on en fit bientôt un grand nombre de copies. Elle est en effet animée, d'un bout à l'autre, d'une verve rapide et d'une franche gaité; l'auteur y a répandu avec goût le sel de la bonne plaisanterie; la versification en est naturelle, vive, élégante. — Nous le répétons, ce que nous avons vu de lui dans ce genre nous a donné la conviction qu'il était doué du *vis comica* dans un degré supérieur, et qu'il aurait pu prétendre aux succès les plus éclatans dans une carrière que lui interdisaient ses principes et son état. Les littérateurs ont lieu de regretter les sacrifices rigoureux que lui a imposés la religion; mais ce triomphe de la religion sera un sujet d'édification et de joie pour les âmes pieuses.

constances réunies composaient , pour lui , à Montpellier, une existence aussi douce qu'honorable. Il y avait perdu sa première femme et sa fille ; mais ce lien douloureux n'était pas le moins propre à l'y fixer sans retour , et son fils , d'ailleurs , y terminait ses études à la Faculté de médecine. Lui proposer une chaire à Montauban , c'était lui demander un sacrifice immense , c'était , de plus , lui imposer le travail nouveau d'un cours de théologie à composer , et la tâche difficile d'extirper l'ivraie qu'on avait semée avec abondance , et qui n'avait que trop prospéré dans le champ du Seigneur. Qui le croirait ? les sollicitations vives et nombreuses qui lui furent adressées à ce sujet , n'eurent guère à triompher que de sa modestie ! Les fatigues d'un déplacement onéreux , les sacrifices de fortune et de sentiment ne le firent pas hésiter : il craignait de ne pas répondre à l'attente de l'Eglise Réformée de France , dont la paix et la prospérité étaient le premier de ses besoins et de ses vœux ; et il regardait de si haut et avec tant de dédain les petites jouissances de la vanité , qu'en déposant le titre de doyen de la Faculté des Sciences de Montpellier , non-seulement il n'eut pas la pensée de porter ses regards sur la place de doyen de la Faculté de Théologie où il était nommé professeur , mais il fit les démarches les plus pressantes pendant son dernier voyage à Paris pour empêcher l'effet des bonnes intentions du Gouvernement qui , malgré son opposition , le revêtit du titre de doyen. Nous avons été témoin de la sincérité de ses efforts pour s'y soustraire , et l'on y croira sans peine , lorsqu'on saura que cette charge n'était point vacante.

Le voyage dont il est ici question , et que nous eûmes le bonheur de faire avec lui , fut déterminé par les événemens politiques de 1814. Une députation pour complimenter le Roi sur son retour et sur la restauration , ayant été décidée en même temps par les Consistoires de Montpellier et de Nîmes , M. Encon-

fre , qui fut désigné à cet effet dans la première de ces villes , comme nous venions de l'être dans la seconde , nous prit en passant , et nous arrivâmes ensemble à Paris vers la fin de mai (1). Logés dans le même appartement , nous ne nous séparions guère. — Qu'on nous pardonne ce détail qui nous est relatif , et que nous ne nous sommes permis que parce qu'il nous retrace des jours heureux dont le souvenir est gravé pour jamais dans notre mémoire : ceux qui ont connu le charme inexprimable de la société de M. Encontre , nous pardonneraient-ils de n'en rien dire ?

Sa mission remplie , il se hâta de retourner à Montpellier , où les préparatifs de son départ pour Montauban ne tardèrent pas à l'occuper. Nous eûmes le plaisir de le revoir quelques mois après à sa petite campagne de Vauvert. Rien ne lui faisait alors présager la maladie qui vint tout à coup mettre ses jours en danger et le forcer à suspendre son voyage. Enfin , à peine convalescent , et trop docile à la voix du devoir , il quitta cette ville , où il devait rentrer mourant au bout de trois à quatre ans d'absence.

Pour donner une idée du bien qu'il a fait dans ce court espace de temps aux Eglises Réformées de France , par ses instructions , sa prudence et sa fermeté , soit comme professeur , soit comme doyen , il serait nécessaire de montrer la Faculté de Théologie , telle qu'il la trouva au moment de son arrivée à Mon-

(1) Il avait fait un voyage à Paris peu de temps après la publication de sa lettre à M. Combes - Dounous. Cette lettre lui attira alors , au moment même de son départ , la visite d'un homme à talent très-connu , et de qui il croyait être entièrement ignoré. Les éloges les plus flatteurs et les témoignages d'estime les plus empressés lui furent prodigués par M. de B...d dans cette première entrevue. La seconde eut lieu en 1814. M. Encontre n'avait pu lui rendre sa visite qu'à cette époque où les gens de l'espèce de M. de B...d étaient devenus tout à coup de grands et fiers personnages. Il fut reçu avec une froide politesse , et il s'en consola , tout en déplorant la sottise d'un homme d'esprit et l'intolérance d'un homme pieux.

tauban. Plusieurs considérations nous déterminent à supprimer ce détail. Qui ne sait les obligations incalculables que lui a cet établissement, menacé de tant de danger mortels dès sa naissance ! Si l'agitation d'un temps de guerre et de trouble y introduisit et des élèves sans vocation, et le relâchement de la discipline, et des abus nombreux, et des erreurs fondamentales, et des habitudes mondaines, le nouveau doyen, armé d'une fermeté courageuse et d'une constance inébranlable, et accoutumé d'ailleurs à manier l'esprit de la jeunesse, y ramena par degrés l'ordre, la décence, la piété, le zèle, l'amour du travail, en un mot, tout ce qui est nécessaire pour rendre respectable et pour faire fleurir un établissement de ce genre. Il se hâta d'y fonder quelques institutions utiles, parmi lesquelles nous citerons le culte simple mais solennel qu'on célèbre tous les matins dans l'auditoire avant d'y rouvrir le cours des leçons journalières.

L'exercice de son décanat l'appelait à entretenir une correspondance étendue, à prononcer des discours dans une foule d'occasions solennelles, en même-temps que ses fonctions de professeur exigeaient de lui un grand nombre de leçons sur les matières les plus importantes de la théologie. Il a mis toujours à ses divers travaux l'empreinte de la vertu et du génie ; ses lettres, ses mémoires, ses discours, ses leçons, enrichis de pensées profondes et de vues supérieures, étincelaient de traits brillans et respiraient l'amour du bien ; son éloquence, puisée à la source la plus pure, assortie à chaque sujet, dirigée par un goût épuré, avait pour principaux caractères l'onction et la grandeur ; il parlait : l'attention demeurait enchaînée, l'âme s'élevait, le cœur était captivé et attendri : triomphes heureux, cent fois attestés par ses élèves dont-il se montrait le père, et par ses collègues qui chérissaient en lui un modèle. Il reste entre les mains de M. son fils quelques monumens achevés de ses travaux théologiques à la Fa-

culté , entre autres , un *Traité de l'Église* écrit en latin , et les leçons importantes qu'il a données sur le *péché originel*. Enfin , n'omettons pas de dire qu'une de ses dernières occupations a été l'entreprise de l'édition de la Bible , version de Martin , qui a paru en 1819 à Montauban.

Tant de travaux , contrariés par mille obstacles , accompagnés de dégoûts et de chagrins , qui , sans avoir rien de personnel n'en étaient pas moins ressentis avec une sensibilité consumante et toujours prête à s'ébranler à la vue du vice et du malheur , tant de fatigues d'esprit et de corps , venues à la suite d'une longue maladie , avaient épuisé en lui toutes les forces et les dernières ressources de la nature. Le mal qui le minait lentement s'étant développé avec une énergie effrayante , il fut contraint de céder , et de renoncer à ses occupations publiques. Afin , cependant de n'abandonner qu'à la dernière extrémité la totalité de la tâche confiée à ses efforts , il entretenait encore sa correspondance avec le recteur de la Faculté de Toulouse. Abattu sur son lit par la douleur et l'affaiblissement , il dictait ses lettres , il entendait la lecture de celles qui lui étaient adressées , il donnait des ordres et dirigeait certaines affaires indispensables. Celui de ses disciples qu'il chérissait le plus , M. Villard , aujourd'hui pasteur à Montagnac , lui lisait assiduellement la *parole de vie* , et son âme pieuse y trouvait toujours des beautés , des instructions et des consolations nouvelles.

La dernière époque de sa maladie comprend l'espace de quatre mois : pendant quatre mois , ceux qui l'entouraient ne cessèrent pas un seul instant d'avoir sous les yeux le modèle d'une patience et d'une résignation vraiment chrétienne. Si au milieu des plus violents assauts de la souffrance le cri involontaire de la nature sortait de sa bouche , il y était bientôt étouffé par les accents de la prière , par le chant des psaumes et des

cantiques sacrés , par des exhortations pieuses et de douces paroles adressées à sa femme et à son fils , qui trouvaient encore en lui dans ces momens cruels un appui et un consolateur.

Comme il prévoyait depuis long-temps l'issue qu'aurait sa maladie , il avait *disposé de sa maison* , et mis en ordre toutes ses affaires temporelles. Les regards fixés jour et nuit sur son Chef et son Sauveur , un tel chrétien ne pouvait s'exposer à se laisser surprendre par la mort. Ce ne fut pas toutefois sans éprouver quelque surprise et une vive inquiétude , qu'on lui vit prendre la résolution de partir pour Montpellier , dans l'état de douleur et de défaillance où il se trouvait réduit. On dirait quelquefois que les âmes à moitié dégagées de leurs liens terrestres sont favorisées de pressentimens assurés , et qu'elles ont déjà sur l'avenir des notions supérieures à celles qu'on en peut avoir dans ce monde.

Toutes les probabilités faisaient croire que le malade expirerait dès la première journée de ce voyage , entrepris bien moins par le motif apparent d'aller chercher la guérison à Montpellier , que dans le désir secret d'y mourir et d'y reposer à côté d'une fille chérie et longtems pleurée. Le courage de sa femme et de son fils accepte avec empressement , mais aussi avec inquiétude cette tâche si difficile. La première journée s'écoule lentement parmi les souffrances et les alarmes , et l'on a fait bien peu de chemin. On voudrait arriver promptement pour arriver pendant que le malade respire encore , et l'on ne peut accélérer le mouvement de la voiture , de peur qu'il ne lui fasse exhaler un souffle de vie à peine retenu. On craint le matin en se mettant en route de le voir expirer ; on a la même crainte le soir , en entrant dans l'asyle passager où l'on doit veiller toute la nuit ; soit qu'on s'arrête , soit qu'on marche , à la moindre secousse , à chaque tour de roue , on est menacé de

ce danger continuel et saisi de cette crainte accablante. Quelles touchantes vertus ce voyage fait éclater et de la part du malade et de la part de ses chers conducteurs. Avec quelle inaltérable douceur et quelle sainte résignation celui-là supporte ses maux ; avec quelle inépuisable tendresse et quel courage élevé ceux-ci lui prodiguent leurs secours ! Enfin , après neuf jours de tourmens et d'angoisses inexprimables , M. Encontre arriva vivant.

Il put à peine reconnaître ses parens et ses amis ; à peine encore il faisait entendre quelques sons inarticulés ; une seule fois on comprit quelques mots par lesquels il recommandait sa femme et son fils à la grâce du Seigneur ; on voyait que c'était là le cours de ses pensées , et que son âme se concentrait dans la méditation des choses du salut. L'atonie physique était générale et complète. L'agonie se déclara le surlendemain de son arrivée. Dès-lors il ne laissa plus entendre que quelques faibles gémissemens. Il respira encore deux jours , et il s'endormit au Seigneur le seize septembre 1818 , à trois heures du matin.

Sa vie avait été éprouvée et glorieuse comme celle des justes : sa fin fut aussi semblable à la leur. Maintenant il se repose de ses travaux dans le sein du seigneur , où ses œuvres l'on suivi.

Un mausolée a été élevé sur sa tombe par quelques-uns de ses anciens élèves ; un de ses collègues à la Société des sciences-lettres-et-arts de Montpellier , a composé pour ce monument de leur reconnaissance une épitaphe touchante et religieuse , où sont rappelés les vertus , les talens et les sublimes espérances dont la nature et la religion douèrent leur maître et leur ami (1).

(1) Cette épitaphe est gravée en ces mots sur le tombeau de M. Encontre :

Hic jacet DANIEL ENCONTRE apud Nemausenses anno 1762

L'indication des diverses chaires dans lesquelles il a professé, et des ouvrages qu'il a composés dans des genres différens, a pu faire concevoir quelque idée de la profondeur et de l'étendue de son génie et de ses connaissances. Cet essai biographique serait trop incomplet si nous n'ajoutions pas quelques lignes pour montrer M. Encontre dans ses qualités domestiques et sociales.

Il avait dans tous ses sentimens une vivacité extrême. Peu d'années avant sa mort nous l'avons vu s'attendrir profondément au seul souvenir des vertus de son père et de sa mère, et des peines dont leur vie avait été semée. On ne peut concevoir l'idée d'un meilleur époux et d'un meilleur père. La perte de sa fille lui porta un coup si rude qu'on peut dire qu'il n'a pu y survivre, quoiqu'il ait passé plusieurs années sur la terre après en avoir été frappé. Sa fille, élevée avec le plus grand soin, douée d'un naturel heureux, répondant à toutes les espérances de son père, était déjà capable de l'aider dans ses travaux, et il trouvait en elle une amie dont il se plaisait à cultiver les qualités aimables et solides. Son fils lui restait, son fils lui a fermé les yeux, digne à tous égards d'avoir un tel père et de porter un tel nom; mais un fils et une fille ne donnent pas le même genre de bonheur à leurs parens, et M. Encontre pleurait sa fille sur le sein de son fils bien-aimé.

Quels soins assidus et tendres n'a-t-il pas prodigués à ce dernier! Avec quel amour, avec quelle suite il

natus; die verò decimâ sextâ septembris anni 1818 in Monte pessulano defunctus.

Candidâ mente ac egregiis moribus per totum vitæ tenorem sibi constans, ingenio sagax, scientiarum nec non liberalium litterarum peritus, in susceptâ erudiendæ juventutis curâ nunquàm deficiens, ingenius animi dotibus omnique virtutum genere pollens, religionis fidus assertor, mortalitatem exuens, temporalia æternis commutans, lugentibus propinquis et amicis, in Domino leniter requievit.

Placide obdormiat vocantis tubæ clâ 1301em expectans.

s'est attaché à lui amasser un trésor solide de piété et de science ! Aucun moment n'était perdu pour l'instruction ; il trouvait partout des occasions d'instruire, parce qu'il savait à peu près tout ce que savent les hommes ; les délassemens, les repas, la promenade lui offraient sans cesse de nouveaux moyens d'éveiller et de satisfaire la curiosité de son élève, d'enrichir et d'orner son ouvrage, et l'on se doute bien sur quelle base inébranlable il travailla constamment à fonder le bonheur de son fils. L'éducation qu'il lui donna fut essentiellement chrétienne. Toutes les sciences humaines, envisagées dans leur principe et dans leur but, étaient puissamment rapportées par ce pieux génie à l'Auteur des choses, qui nous révéla dans son amour la *seule chose nécessaire*.

Attentif sur lui même et à la pratique de tous ses devoirs, il n'en était que plus indulgent pour les autres. Personne n'observait mieux que lui le précepte du Sauveur : *Ne jugez point*. Personne ne savait mieux compatir aux peines d'autrui. La vue d'un malheureux excitait toujours sa sensibilité ; le récit d'une action généreuse, d'un trait de vertu et de courage ne manquait jamais d'émouvoir son cœur et de lui faire verser des larmes. Les jeunes gens doués de quelque mérite et qui luttaienent contre les rigueurs de la fortune avaient surtout le pouvoir de l'intéresser, ce qui venait peut-être en partie de ce qu'une telle situation lui rappelait sa propre histoire ; il leur prodiguait les encouragemens, les conseils, les témoignages d'intérêt et d'estime. Simple et modéré dans ses goûts, réglé dans ses affaires, il se livrait par penchant et avec délices à la charité, il faisait toujours de son argent l'usage le plus noble et le plus convenable. Malgré la vivacité de son imagination et l'ardeur de son caractère, il était d'une égalité d'humeur surprenante. Il se montrait dans le monde tel qu'on le voyait du matin au soir dans sa famille. Son langage, son accent, sa physio-

nomie, ses moindres mouvemens, tout en lui respirait la droiture, la franchise, la candeur, la bonhomie. Il remplissait de sa présence une maison par sa vivacité, sa gaieté, son humeur enjouée et le mouvement de son caractère et de ses discours. Au lieu du pédantisme de la science et des prétentions du bel esprit, on trouvait en lui la modestie du vrai savoir, la naïveté et l'abandon de l'enfance; et ces qualités y étaient unies à une finesse d'esprit peu commune. Aussi ses ouvrages dans tous les genres sont ils empreints d'un cachet frappant d'originalité. Sa conversation portait le même caractère; facile, brillante, pittoresque, et secondée d'une gesticulation animée, en même temps qu'elle frappait l'oreille par une accentuation juste et fortement prononcée elle dessinait pour les yeux des tableaux vivans, et ce qu'il disait, on le voyait. Cette manière est assez généralement celle des peuples du midi; cependant, malgré quelques rapports de ressemblance on n'eût jamais confondu M. Encontre avec un Italien; il y avait trop d'âme et de vérité dans son langage. Il montrait sans réserve le fond de son cœur; il commandait involontairement l'attention comme la confiance, non-seulement parce qu'il parlait bien, mais du ton d'un homme persuadé. Il était partout à sa place, partout remarqué, et celui qui, élevé à l'école du malheur et de la religion avait appris à connaître si bien le prix de toute chose, semblait ignorer ce qu'il valait et s'oublier lui-même.

Nous avons eu le bonheur de le connaître, et si le talent nous a manqué pour le peindre à nos lecteurs, du moins nous n'avons point à nous reprocher de n'avoir pas senti son prodigieux mérite et le charme de sa société. Il occupe si habituellement notre pensée du souvenir de sa personne, de sa vie et des momens trop rapides que nous avons passés près de lui, qu'en traçant ces lignes dans lesquelles son nom seul a pu jeter quelque intérêt, nous avons pensé nous faire illusion sur sa perte, et oublier qu'il a quitté ce monde,

où tout passe , où tout est vanité , hors l'obéissance à l'Évangile de la croix. Telle est sans doute la cause secrète qui nous a su conduire à nous le représenter de nouveau dans sa vie et dans son éclat , quand nous avions déjà parlé de sa mort et versé une larme sur sa tombe.

ODE

Sur la Mort de M. D. ENCONTRE, Doyen de la Faculté de Théologie, à Moutauban.

1.

NOBLE parure de la terre ,
Un chêne , protecteur de nombreux arbrisseaux ,
Abattu par la hache ou frappé du tonnerre ,
A vu tomber ses verts rameaux.

2.

Veuves de son ombrage auguste ,
Les forêts et la plaine en butte aux noirs autans ,
Sur sa tige verront se dessécher l'arbuste
Et se flétrir la fleur des champs.

3.

Quand , dans la demeure dernière ,
Un père descendu laisse un fils après lui ,
Que devient l'orphelin qui ferma sa paupière ,
Seul , sans conseil et sans appui ?

4.

Si la nuit , cachant ses étoiles ,
D'une ombre plus épaisse enveloppe les mers ,
Le navire effrayé perd sa route et ses voiles
Sur l'abîme des flots déserts ,

5.

Du Nil à la terre promise ,
Sans doute il va périr , de besoin consumé ,
Ce peuple d'Israël que l'imprudent Moïse
Guide en un désert enflammé.

6.

Néron , sous le sceptre du monde ,
Immole à coups pressés la troupe des élus.
Leur sang couvre la terre , et leur race inféconde
Va s'éteindre ou n'est déjà plus.

7.

Quel est donc ce fatal empire ,
Sur la terre d'Adam par le mal exercé ?
L'ouvrage où du Très-Haut la sagesse respire ,
Cent fois je l'ai vu renversé.

8.

Pressés de regrets unanimes ,
Qu'espérez-vous encor , Lévités désolés ?
L'homme fort est tombé : vos pleurs sont légitimes ,
Et vos jours heureux écoulés.

9.

Aux clartés d'un génie immense ,
Il ouvrait vos esprits consacrés au Seigneur ;
Et par la charité secondant la science ,
En priant désarmait l'erreur.

10.

Privés d'un guide si fidèle ,
Je vois vos pas tremblans dans la lice arrêtés.
L'erreur ose renaître , et vous êtes par elle
D'abime en abime jetés.

11.

Il devrait vivre l'homme sage ,
Des dons de la science et du ciel enrichi ;
On voudrait que , vivant et jeune d'âge en âge ,
Du trépas il fût affranchi.

12.

Pourquoi d'une si belle vie,
Les trop rapides jours sont-ils donc retranchés ;
Et pourquoi dans les champs , près de l'ivraie impie ,
Les épis en fleur arrachés !

13.

A la douleur abandonnée,
C'est ainsi que mon âme exhalait ses regrets,
Quand une voix sortant de la nue étonnée,
Par ces mots m'a rendu la paix :

14.

« Jusques à quand ta foi débile
» Se reposera-t-elle en des appuis humains ?
» Le plus faible instrument devient le plus utile,
» Conduit par mes puissantes mains,

15.

» N'est-ce pas moi qui dans la plaine
» Revêts le lis superbe au calice embaumé ;
» Qui soutiens l'orphelin , et qui brise la chaîne
» Du faible en secret opprimé ?

16.

» Les rochers brûlans d'Arabie,
» N'ont-ils pas de Jacob abreuvé les enfans ?
» Les Nérons sont passés, et l'Église affermie
» Partout marche à pas triomphans.

17.

» Va dire en ta Sion plaintive (1),
» Aux Lévités en pleurs et tremblant pour la foi,
» Ainsi dit le Très-Haut : Que leur foi simple et vive
» Me cherche et se confie en moi. »

18.

O Sion , que ton deuil finisse :
Dieu veille ; et si le juste a fui de ces bas lieux ,
Ce flambeau qu'on regrette , au soleil de justice
Unit sa clarté dans les cieux.

(1) Montauban.

